

IMAGE ET HALLUCINATION

Miguel Escobar¹

Nous ne travaillons pas l'image et pourtant nous sommes dans une société de l'image, de l'*Homo globalis*, de l'information et du divertissement, les réseaux socio-numériques : l'internet, des portables, des tables avec des informations avec Google, Facebook, mais nous ne construisons pas l'image. Pour construire l'image, il est nécessaire de savoir qu'elle a partie liée avec des hallucinations, et de savoir leurs relations.

On est surpris de constater que les gens reçoivent en permanence des images mais on a l'impression qu'ils ne leur accordent pas d'importance. Ils accordent beaucoup d'importance aux paroles, même la parole stupide, la parole imbécile, la parole qu'on voit se déverser en permanence dans les médias, cette parole elle-même est considérée comme ayant de l'importance.

Il est nécessaire de montrer que l'image est un réceptacle, un contenu de beaucoup d'images, de références, de réalités. L'image qui se présente comme une fantaisie est peut-être la forme même de la réalité. Les êtres humains sont prisonniers dans le mythe de la caverne chez Platon: ils sont à l'intérieur d'une caverne et ils regardent sur le fond de la caverne des images qui passent. Ils considèrent que c'est un monde réel mais qui est projeté en images sur la caverne. Platon considère que c'est une illusion, que ces images ne représentent pas la réalité.

Il y a toujours cette curieuse tendance à considérer que l'image n'est pas la réalité bien qu'elle le soit tout de même. Par exemple, quand je parle, je vois un être humain en trois dimensions, mais si en même temps je fais un mouvement, je m'aperçois que c'est une image. Si on prend une photo on s'aperçoit que c'est la réalité. Il y a une certaine tendance de l'esprit à considérer que les images finalement sont fluentes: elles ne correspondent pas à la réalité, et on peut d'ailleurs tout faire avec des images.

Dans le domaine du cinéma, on peut passer toutes formes d'images jusqu'aux plus atroces : morts, crimes, champs de déportation, tortures. Tout ce qui est violent de la réalité humaine passe au cinéma de manière, fluide - on en rigole même. On se réjouit de la cruauté : on voit des images de migrants étouffés, de prisonniers persécutés qui vont être assassinés. Il y a un élément de jouissance : le fait de les avoir dans les images, il apparaît un élément de jouissance de l'image sur laquelle il faut insister.

D'où provient cela? Ils font partie de la notion même de l'image : qui dit image dit jouissance, même des images les plus terribles, par exemple, concernant un être que nous avons aimé et qui est mort, je vois par exemple la photographie, on la regarde et on en souffre. La photo est un instrument extraordinaire, elle provoque des mécanismes psychologiques très profonds, même si elle est en noir et blanc, elle provoque une très forte émotion. L'émotion est reliée à l'événement auquel la

¹ Remerciements à Roger Dadoun pour l'opportunité de dialoguer avec lui et leurs suggestions dans le texte qui a suivi.

personne est rattachée : par exemple la mort est un effet de la maladie et on en souffre, et en même temps, l'image est là, c'est l'image d'une personne qui a existé. Mais ce que j'ai sous les yeux c'est une image qui est là. Et la présence de l'image fait comprendre qu'elle peut être jouissante parce qu'elle est présente. Si cette image est pénible, elle dit des choses qui ne sont pas l'image, qui sont la réalité de l'image : la présence de la femme, par exemple, qui est en train de mourir d'un cancer. Dans la réalité, on souffre de la présence de la femme qui souffre, mais quand je vois l'image de la femme, elle n'a pas la souffrance, j'ai d'abord l'image sur les yeux et après je peux reconstruire l'événement qui a produit l'image, mais au moment où nous parlons, nous avons l'image de la personne et sa jouissance.

La jouissance de l'image tient au fait qu'elle n'est pas la réalité. C'est important, c'est le côté faible de l'image, et grâce à cela, on peut tromper les individus avec les images, c'est ce qu'on fait dans certaines communications. Mais en même temps, elle est insatisfaisante parce qu'elle n'est pas la réalité, cela nous libère de la réalité. L'image est libératrice de la réalité. Les images vont chercher des émotions et c'est ce qui fait la valeur de l'image. C'est pour cela que l'image est utilisée en communication, dans la propagande parce qu'on sait que qui dit image, dit émotion, quelle que soit la profondeur de l'émotion: jouissance, souffrance, douloureuse, laide, belle... toute la gamme des émotions peut passer par l'image. Et en même temps que l'émotion est enregistrée, elle revient à la surface du sentiment d'un individu, et elle écarte la réalité : émotion de la femme souffrante. L'image est là mais la réalité n'est pas là, le double jeu de l'image est important.

Avec l'hallucination, on a à faire à quelque chose qui est substantiel puisque cet hallucinatoire a considéré que ce n'est pas substantiel. Une hallucination c'est quand on a eu une image et qu'elle a disparu. Elle n'a pas de poids, elle est impondérable, rejetée sur le registre pathologique, l'hallucination est similaire en psychiatrie, elle relève de la fantaisie, de la folie. L'alcoolique est dans un délire, des visions qui n'existent pas, comme les serpents par exemple. Mais c'est une vision étroite qui ne concerne pas qu'un personnage pathologique. Les personnes considérées comme normales ont des hallucinations. « Toi, par exemple – dit Roger Dadoun –, je te connais, je te vois comme réel, il n'y a pas d'hallucination là, je te vois avec les références que j'ai de toi; en même temps que je te regarde et que je cherche à me focaliser sur l'objet réel qui est devant moi avec des images, des souvenirs, des associations sur toi : des images que je refoule. Je vais lire quelque chose dans tes yeux qui n'existe pas : tu m'a regardé de travers, mais ce n'est pas vrai et pourtant je pourrais croire en cette hallucination. Dans l'état de conscience relativement clair, l'hallucination est en train de travailler et de travailler ».

Mais, pour nous c'est réduit parce que nous sommes en train de travailler sur un sujet concret, relativement précis. Mais ceux qui ne font pas un travail intellectuel, ceux qui ne travaillent pas uniquement par des images, l'hallucination va devenir permanente. Et c'est ainsi que tu peux arriver à influencer une foule entière. Tu rends fous une foule de gens en les faisant venir sur le terrain de l'hallucination, en leur racontant des histoires, en sortant des slogans : fascisme, idéologies totalitaires.

La vie humaine commence avec et par l'hallucination presque réelle. Dans le fœtus, on ne sait pas comment se passent les choses mais il n'y a pas de perception, on ne

voit pas, on entend des sons, on doit avoir une forme de vision, de sensation mais très vague, très floue. Finalement, on a une sensation hallucinatoire. « Je revalorise – explique Roger Dadoun – pourtant le concept d'hallucination non pas pour nous livrer à des hallucinations mais pour voir à quel point elle est répandue à l'infini. Avec la mère, ce que connaît le fœtus, c'est le sein de la mère, il ne connaît que cela, il hallucine la mère en ayant l'objet sein auquel il est confronté et doit porter de vastes hallucinations. La vie du bébé consiste à se débarrasser progressivement de l'hallucination pour aller à la rencontre de la réalité. L'enfance est faite d'hallucinations. Les adultes ne le savent pas. Si un enfant casse quelque chose, il hallucine. Les père et mères croient que ce sont de petits génies. Les hallucinations font partie de la réalité humaine. »